

## Bulletin de liaison novembre 2023

La lettre qui relie les Académiciens

### Editorial de Marc Bélit

Le temps de novembre y est peut-être pour quelque chose, voici que nos Académiciens se mettent à reparler du patrimoine bâti et immatériel.

Château, église et même ce lointain château de François 1<sup>o</sup> où l'on va parler d'un décret qui a déjà fait couler beaucoup d'encre et pas seulement sur le parchemin des ordonnances royales.

Voici qu'on évoque la nostalgie d'un souverain de retour sur ses terres familiales, voici qu'on évoque la guerre des Dardanelles (qui n'est plus très loin de nos préoccupations actuelles du reste) et voilà qu'on publie toujours des livres...et qu'on les lit.

Ma foi, c'est l'ordinaire du temps Académique qui ne demande à ceux qui n'écrivent pas que de leur faire la grâce de les lire.

Marc Bélit

### SOMMAIRE

1. L'éditorial du Président
2. Des hommes et de la terre  
*Jean Cazanave*
3. Tristesse souveraine  
*Paul Mirat*
5. Un épisode de l'histoire du château de Pau  
*David Blackburn et Etienne Lassailly*
13. Balades béarnaises  
*Marc Ollivier*
15. Villers-Cotterêts : un bâtiment ou un symbole ?  
*Marc Bélit*
19. Léon, 19 ans, jeune homme de Bugnein...  
*Marie-Luce Cazamayou*
21. Brèves de lecture  
*Thierry Moulonguet*
22. Ils auraient mérité le 20h  
*Jean Marziou*
23. Confessions d'un autodidacte  
*Philippe Cazes-Carrère*

## Du pain, des hommes et de la terre

*Jean Casanave*

En 1967, Henri Mendras nous avait gratifiés d'une analyse au titre prémonitoire : « La fin des paysans ». Si l'on s'en tient à l'idée traditionnelle attachée à ce mot, la prophétie du sociologue est réalisée.

Tablant sur des constatations chiffrées, Bertrand Hervieu (1) et François Purseigle, dans une récente étude envisagent « Une agriculture sans agriculteurs ». Une tendance lourde apparaît aujourd'hui qui consiste à confier l'exploitation de la terre, clé en main, à des sociétés. Elles prennent tout en charge, du labour à la récolte en passant par l'administration de la ferme et la commercialisation des produits. Il en résultera au moins trois agricultures. La première entièrement contrôlée, robotisée et financiarisée fournira la base d'une alimentation de masse ; la deuxième sera encore gérée par l'agriculteur ou l'agricultrice et s'apparentera à l'exploitation familiale classique. La troisième, la moins gourmande en hectares, s'adaptera à des demandes plus locales et plus spécifiques.

Même constat établi par « l'atelier paysan » qui, dans un ouvrage collectif, veut « Reprendre la terre aux machines ». L'analyse est encore plus cruelle que celle de l'ouvrage précédent et ne laisse augurer d'aucune échappatoire au système mis en place. De l'avis des auteurs, sous l'emprise incontrôlée du machinisme, l'agriculteur indépendant est devenu, au mieux un sous-traitant, sinon un agent technique des firmes industrielles et des marchés financiers.

Il y eut un temps, dont certains se souviennent encore, où l'on répétait sentencieusement que « la terre commandait ». Nous avons cru pendant 60 ans que l'homme lui imposerait, enfin, sa loi. Mais le consommateur calcule, la terre se rebelle et le paysan désespère. Cependant autour de lui, des initiatives porteuses de perspectives nouvelles voient le jour, issues de la réflexion et de l'engagement de jeunes et de moins jeunes agriculteurs, mais aussi d'autres professionnels. Tous veulent vivre de leur métier, dignement, avec des conditions de travail et de revenu meilleures que celles de leurs prédécesseurs. Et voici l'agriculteur(trice) sommé(e) une fois de plus de se remettre en question. Au fond, l'enjeu n'est-il pas, encore comme toujours, de renouer l'alliance du pain, de l'homme et la terre avec l'aide, s'il le faut, du robot et de l'intelligence artificielle ? Avec le risque récurrent de se laisser séduire par ces nouveaux dieux qui veulent faussement nous libérer.

*NB Voir la lettre de l'Ifocap-Adour et écouter la conférence de B. Hervieu donnée lors des Trente ans de l'Institut des cadres paysans et acteurs de pays des pays de l'Adour.*

## Tristesse souveraine

*Paul Mirat*



Château d'Arricau-Bordes

Alors maire de Pau, Yves Urieta me convoque un beau matin: « J'ai une mission pour toi. Je viens de recevoir un courrier d'Henri de Monpezat, c'est une lettre pleine de mélancolie. Il m'écrit qu'en fin de vie, il souhaite voir le Béarn une dernière fois. Tu as carte blanche.» Il précise aussi qu'il vient en visite privée et que la mairie prendra en charge le premier diner le soir de son arrivée, il aura lieu dans l'intimité à Saint-Basil's quant à l'autre, un peu plus important, le soir de son départ. Je dois trouver le lieu et dresser la liste des invités ; pour le reste, je n'ai qu'à me débrouiller. C'est le genre de défi que j'adore, je retourne vite à mon bureau et commence à dresser les bases de cet étrange « pèlerinage ». Le prince arrive su Quercy en voiture, conduite par son secrétaire, un jeune français installé au Danemark. Nous faisons connaissance dans le lobby d'un hôtel palois, il est très décontracté et semble heureux de prendre un peu de distance avec le protocole rigide de la cour danoise. Il y a longtemps qu'il n'est pas venu et a déjà remarqué combien la ville s'est développée en quelques décennies. Nous partons ensemble à Saint-Basil's, le dîner est très gai, le prince s'amuse, mène la conversation avec entrain pendant que je me renseigne auprès de son secrétaire, heureux lui aussi de retrouver une ambiance cordiale. Le lendemain matin nous partons pour Arricau-Bordes, la route de Lembeye est un enchantement, nous traversons une campagne riante, l'architecture particulière au Vic-Bilh l'intéresse, on s'arrête parfois pour admirer ces belles gentilhommières aux frontons triangulaires, les bosquets d'acacias en fleurs embaument l'air, son secrétaire m'avoue qu'il ne le voit que très rarement de si bonne humeur. Nous avons la matinée devant nous, je fais mille détours, tout l'intéresse, il fait beau, le prince me pose mille questions sur l'histoire et la vie d'ici, notre équipage ressemble au conte du sous-préfet aux champs. Quand finalement les toits d'Arricau-Bordes apparaissent, son cœur se serre un peu. Nous arrivons sur le coup de midi, les portes du château s'ouvrent. Un jeune couple franco-britannique, très flatté d'apprendre que le prince consort du Danemark venait déjeuner à leur table, nous reçoit de manière charmante. Sur mon conseil, ils ont invité l'abbé de Laforcade, curé de Simacourbe, fin généalogiste qui nous fit un historique complet et nous dévoila le fruit de ses étonnantes recherches consacrées à la famille Monpezat. Nous quittons Arricau dans l'après-midi et en profitons pour visiter quelques-unes des superbes églises du Vic-Bilh. Le lendemain, Emeric d'Arcimoles, le bouillant PDG de Turbomeca, Gascon lui-aussi jusqu'à la pointe de l'épée, nous offre un survol de l'usine de Bordes qui justement assemble une commande de moteurs d'hélicoptères destinée à la marine danoise.

Emeric ouvre la marche et nous entraîne vers le restaurant d'entreprise. Là, nous avons vraiment frôlé l'incident diplomatique. Une loi toute nouvelle interdit l'alcool sur le lieu de travail. C'est un affront insupportable, le prince souhaite abrégé la visite et me demande de le conduire à Pau séance tenante. Emeric d'Arcimoles se désole, il aurait pu contrevenir mais il n'y a pas une seule bouteille en vue. Le prince se tourne alors vers son secrétaire et lui intime l'ordre d'aller chercher une bouteille de Cahors dans le coffre de sa voiture. Aussitôt la première bouteille ouverte, la tension est vite dissipée. Nous quittons Turbomeca car le prince souhaite se recueillir sur la tombe de ses aïeux au cimetière de Pau. Il connaissait bien-sûr les faits et actes de son arrière-grand-père, Aristide de Monpezat (1830-1888), droguiste, président du Tribunal de Commerce et maire de Pau de 1875 à 1881. C'est à lui que nous devons la transformation du Théâtre Saint-Louis en Hôtel de ville et surtout l'acquisition du Parc Beaumont. A ses côtés, sous le marbre gris, le cœur du grand-père du prince, Henri de Monpezat (1868-1929) a été rapatrié du Vietnam. Nous évoquons en souriant la jeunesse tapageuse de ce turbulent personnage qui enflammait les nuits paloises avec ses vieux complices Paul-Jean Toulet, Longueuil, Joe Guillemin et ce pauvre Tristan de Barraute qui se noya dans quelques centimètres d'eau dans le lac du parc Beaumont. Cette joyeuse bande passait ses nuits au petit casino de l'actuel Pavillon des Arts. Henri de Monpezat, farouche bretteur, se battra en duel contre quatre lieutenants de la caserne de Pau, deux sont très vite mis hors de combat quand les autres courent encore ; l'affaire fait grand bruit d'autant que le jeune homme avait saisi le drapeau de la caserne Bernadotte pour en briser la hampe sur son genou [1]. C'est Toulet, pour une fois en fond, qui prêta l'argent pour le voyage en Indochine et l'installation d'une jumenterie à Annam. L'affaire fructifie et bientôt le jeune palois se trouve à la tête de 25.000 hectares d'hévéa, de riz, de café et de poivre, dirigeant le journal *La Volonté Indochinoise* qu'il avait fondé et élu Délégué de l'Annam et du Tonkin au Conseil supérieur des Colonies. Ces évocations nous font sourire, nous nous rappelons des bribes de la superbe supplique de Toulet à Guillemin : *« Joe, mon pauvre Joe, nous l'avons parcouru ensemble ce paysage montueux et magnifique... ensemble encore, après un trop long baccarat et du balcon de l'ancien casino, qui est suspendu sur un grand vide, nous avons regardé naître cette aurore improbable et bigarrée que découvrent seuls les yeux las d'une longue nuit. Mais tout cela est loin. Vous dormez aujourd'hui dans le cimetière de Pau, sous les fleurs mûres... »* [2]. Henrik de Danemark voudrait voir la tombe de Toulet mais le temps presse, nous n'avons pas le temps d'aller saluer le poète à Guéthary et Paul Mironneau, tout nouveau conservateur du Domaine national du château de Pau, entouré d'une trentaine d'invités nous attendent pour un dîner joyeux au cours duquel le prince consort du Danemark nous avouera sans détours le réel attachement qui le lie à la terre de ses aïeux.

## Un épisode de l'histoire du château de Pau : les palois, les britanniques et le Prince Royal (de 1796 à 1842)

*David Blackburn et Etienne Lassailly*

Le château de Pau a charmé et passionné beaucoup de ceux qui l'ont approché. Les palois, qui vivent depuis des siècles sous son ombre, se partagent la possession sentimentale de ce domaine magnifique. Les étrangers qui l'ont découvert au XIX<sup>e</sup> siècle sont séduits par le romantisme de sa physionomie sauvage et austère. Le duc d'Orléans, Ferdinand-Philippe, héritier du dernier roi des Français, en aurait fait volontiers une résidence secondaire, s'il n'était pas mort prématurément le 13 juillet 1842. Evoquer par petites touches cette attirance du château sur les palois, les britanniques et le Prince Royal, tel est l'objet de cet article.

### Les palois

Les béarnais et les palois ont sauvé le château de Pau, en tout cas ont certainement contribué à le faire, poussés par le désir de sauvegarder la demeure natale de « nouste Henric ». Même après son classement en tant que monument historique en 1840, ils veilleront à lui conserver son intégrité.

Le premier acte a lieu le 30 août 1796<sup>1</sup>. Les béarnais achètent le Parc en formant *l'Association des actionnaires du Parc du Château*<sup>2</sup>. L'objectif est que « l'entrée du Parc soit ouverte chaque jour à tout le monde, encore que les habitants de Pau jouissent de la promenade la plus agréable et la plus salubre qu'une Ville put désirer ».

Rappelons que le château lui-même, propriété de l'état, devient une garnison en 1793 et une prison...avec 70 détenus en 1816, dont la plupart sont malades, en raison de l'insalubrité des lieux.

En 1808, après l'avènement de Joseph Bonaparte en Espagne, son frère Napoléon décrète que la route impériale entre Paris et Madrid passera par Pau, Oloron et Saragosse. Il décrète aussi l'achat par le département de l'Hôtel de Gassion pour y transférer les prisonniers, mais la prison du château ne ferme qu'en 1822. La caserne, quant à elle, n'est transférée du château à la haute-plante qu'en décembre 1831.

---

<sup>1</sup> 13 Fructidor an 4

<sup>2</sup> Archives Communautaires Pau, Cote 1032, Compte rendu de l'Assemblée Générale des Actionnaires du Parc du Château du 4 janvier 1815. Les noms des actionnaires signés : Cassou, Noussitou, Meisner, Latapie, Julien, Picard, Cazalet, Daguette, Adema, Bernand Lacoste, Lacassin, Damborger, Lapeyre Camy, Fourticot, Cambeilh, Lartigau, Fourcade, Sansot, Daumon, Casebonne, Pommé, Castaing-Foix, Marimpoeuy Oncle, Lavielle, Brana, Mondiet, Lacoste, Dufau 2<sup>e</sup> né, Bouix, Bidot, Reyau américain, Maspec chirurgien, Labord, Laplace, Delamotte, Sicabaig, Domengé, Reyau américain, Touyas, Begué, Tallard, Roussille, Brascou, Frances aîné, Vignancour, Meyniel, Drouillet, Silvestre Marcené, Manescau Maître de Postes, B. Pée, Dabadie, Dabidie fils aîné, Delaporte Directeur des domaines, Labourdette-Péré, Etienne Barrère, Mierjeville, Bergeret, Lestapis, Delas, Junca, Hourcade juge, Lansac, Laborde, Somlheve, Fourticou chir, Dulaurier, Pedezert, Le Comte Louis de Barbotan, Laguillon, Croharé, Forest, Poulou, Lassus, Ferrier, Deyt, Dubreuil, Zacharie, Bernet, Bergeyre, Hounau chevalier de la Légion d'Honneur.

En 1813, voici comment le Béarn est vu par l'administration impériale <sup>3</sup>:

« Puisque l'air des montagnes est favorable à la santé des voyageurs, il produit sans doute les meilleurs effets sur les hommes qui le respirent dès le moment de leur naissance. [...] »

Une chaîne de rochers, inaccessibles pendant une partie de l'année, où les montagnards se procurent, dans les villes bâties à l'ouverture même des vallées, toutes les choses de première nécessité qui leur manquent, et les seules qu'ils désirent. Enfin, ils forment un peuple isolé, qui, placé sur la frontière de deux grands empires, a toujours été gouverné avec ménagement ; ses anciens souverains se sont permis peu d'innovations dans le régime auquel ce peuple s'était lui-même soumis.

Les peuples des Pyrénées sont en général braves, généreux, hospitaliers, et, par-dessus tout, attachés au sol qui les a vus naître. [...] Ils sont trop près de la nature pour ne pas craindre et révéler le grand Être qui dispose de tout. Les Béarnais conservent néanmoins leur fierté et cet amour de l'indépendance qui arma ses ancêtres contre les lieutenants de César. »

### Les britanniques

En 1814, la campagne de Wellington ouvre à nouveau les Pyrénées aux touristes. Pau et le parc de son château est fréquenté par les étrangers. Ainsi, un jeune anglais, John Milford, écrit pendant l'été 1814 :

*« Pau est une ville propre, d'une taille importante, délicieusement située. Elle se dresse sur une hauteur, dominant une vallée charmante dans laquelle coule une rivière, le Gave, très pittoresque en ce qu'il se divise en ruisseaux dont les méandres forment de nombreuses petites îles. Les Pyrénées, basses ici, s'élèvent avec majesté au-dessus de la vallée luxuriante, formant le cadre romantique d'un tableau enchanteur. »*

En 1841, Sarah Ellis <sup>4</sup> dans son journal de voyage, va aborder l'histoire du château, décrire la famille protestante d'Albret et le fils de Jeanne d'Albret et du Béarn, Henri IV, les efforts à accueillir les protestants et les lieux des cultes, puis la conversion de Bernadotte :

“ En ce qui concerne le château et la mort d'Henri IV, on relate ce fait extraordinaire. Tandis que de nombreux bâtiments et arbres vénérables ont été au cours du temps frappés par la foudre dans l'entourage immédiat du château, jamais l'édifice n'avait été endommagé. Sauf une fois : le jour où le roi était assassiné.

Par ailleurs, c'est un fait remarquable que des deux rois nés à Pau, Henri IV and Bernadotte, l'un renonça à sa foi protestante pour obtenir la couronne de France “Paris, dit-il alors sur un ton léger, vaut bien une messe” et l'autre, deux siècles plus tard, renonça à la religion catholique romaine et devint protestant pour obtenir la couronne de Suède.”

La conversion de Bernadotte, apparaît aussi dans les guides d'Alexander Taylor en 1856 et 1863, et dans le journal de Weld après sa visite à la maison où le roi Bernadotte naquit <sup>5</sup>.

En 1844, Louisa Stuart Costello nous informe que le duc d'Orléans avait eu un coup de foudre poétique pour le Château d'Henri IV, et voulait l'aménager pour en faire l'une de ses résidences.

<sup>3</sup> DRALET (Étienne-François) (conservateur des eaux et forêts de la 13<sup>e</sup> division), *Description des Pyrénées, considérées principalement sous les rapports de la Géologie, de l'Économie politique, rurale et forestier, de l'Industrie et du Commerce*. Paris, Chez Arthus Bertrand, Libraire, 1813, pp. 157-177

<sup>4</sup> Dans son journal de voyage, Sarah Stickney Ellis, l'épouse d'un missionnaire congrégationniste décrit 200 protestants palois à Pau. L'école à Christ Church à 40 garçons et 20 filles. Elle est agacée par le comportement dominicale des français.

<sup>5</sup> On s'interrogeait si le lieu N° 6 rue de Tran présenta la conversion de Bernadotte exprès pour attirer les touristes protestants.



Gravure d'après un dessin de Louisa Stuart Costello (1844)

### **Le Prince Royal (et encore les palais)**

En 1815, Louis XVIII prend possession du château. Il est rapporté que « Sa Majesté veut bien l'ériger en maison royale et que tout fait aspirer aujourd'hui à la restauration de cet antique monument qui rappelle sans cesse de si grands et de si précieux souvenirs ».

L'association des actionnaires offre le Parc à Louis XVIII à la condition qu'il reste ouvert au public tous les jours.

En décembre 1831, Pierre Saget (1780-1852), « attaché au service du Château Royal de Pau » publiera une étude de 96 pages *Description du Château de Pau et de ses Dépendances*. Le Mémorial des Pyrénées rapporte : « La publication de cet ouvrage qui est orné d'un plan visuel et lithographie, doit être considéré comme un service important rendu aux habitants de nos contrées et aux étrangers qui, tous les jours, viennent visiter le berceau de notre bon Henri <sup>6</sup>. »

Le 22 décembre 1831, le député des Basses-Pyrénées, Jean-Louis Dufau (1785-1859) écrit au maire Jean-Baptiste Gachet (1796-1836) en mentionnant l'association des actionnaires du « Parc d'Henri IV ».

« [...] la ville était intéressée à ce que le château de Pau fasse partie de la donation de la couronne, attendu que cette combinaison placerait les avantages à Pau et les charges à Paris, or nous avons proposé crument la nullité de la donation [du Parc du Château à Louis XVIII], la liste civile de la chambre nous aurait répondu : gardez parc et château et laissez-nous en paix [...].

Vingt jours plus tard, le 9 janvier 1832, Pierre, comte de Saint-Cricq (1772-1854) représente la délégation de Basses-Pyrénées à la délibération de la chambre des députés concernant les donations à la couronne de Louis-Philippe des palais de « nos princes » <sup>7,8</sup> :

<sup>6</sup> Le Mémorial des Pyrénées, *Avis divers. Château de Pau*, le 23 février 1832, page 4.

<sup>7</sup> Les députés de Basses Pyrénées furent Dufau, Saint-Cricq, Pèdre Lacaze (1794-1874), Jean isidore Harispe (1768-1855) et Jacques Lafitte (1867-1844)

<sup>8</sup> La Gazette National ou le Moniteur universel du 10 janvier 1832, pages 85 à 87.

« *M. le rapporteur.* Je ne viens point parler sur la question de la conservation du domaine de Pau ; je veux seulement faire, dans l'intérêt des habitants de cette ville, une observation dont ils m'ont chargée, concernant le parc du château de Pau. Il a été racheté par des citoyens, qui se sont réunis à cet effet. Ce parc fait la promenade habituelle des habitants de cette ville.

En 1815, il a été donné à la Couronne avec cette condition que la promenade continuerait à être permise dans le parc. C'est de cette condition que les habitants de Pau désirent qu'il soit fait mention ici, non par voie de proposition ou d'amendement, mais par simple observation, observation qui accompagnerait la volonté unanime manifestée par la chambre de conserver à la Couronne de domaine de Pau.

*M. le président.* Je consulte la chambre.

*M. Dupin aîné, en votant.* Honneur à Henri IV ! »

Les députés décident à l'unanimité que le château de Pau entrera dans la dotation de « nos princes ». Une majorité (214 pour, 156 contre) autorise aussi la donation du Château de Compiègne, mais ils refusent les propositions du palais de Bordeaux et du palais de Strasbourg.



Le château de Pau en 1825 par Joseph Hardy

En 1836, les évangéliques français partagent en alternance une salle du dépôt d'une épicerie, rue du Lycée avec les anglicans. En plein deuil, la doyenne Elizabeth Brodie, Duchesse de Gordon (1794-1864) passe l'hiver 1836-1837 à Pau. Le Révérend Barthélemy Croll organise une collecte pour la construction d'un temple. Brodie achète le terrain rue Serviez, et offre 3 000 francs supplémentaires pour la construction de l'église et d'une école. Gordon signe l'acte définitif à Londres le 17 mai 1837. Suzanne Tucoo-Chala nous informe que le temple fut construit avec la simple autorisation de Louis-Philippe<sup>9</sup>.

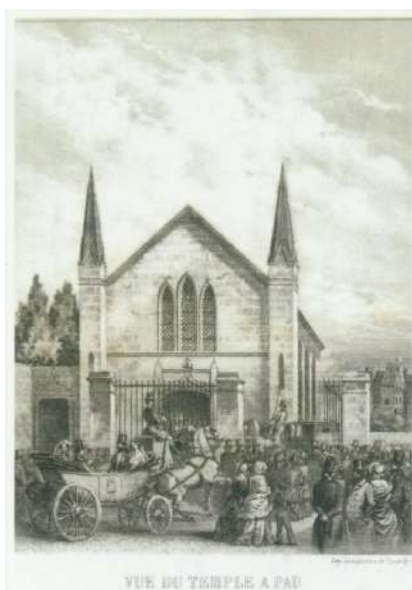
<sup>9</sup> TUCOO-CHALA (Suzanne), *L'Eglise Protestante, Pau XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, J&D éditions, Non-date, p. 10





Elizabeth Brodie, Duchesse de Gordon

Coïncidence : quinze jours plus tard, le Prince héritier, Ferdinand-Philippe d'Orléans (1810-1842), épouse la protestante Hélène de Mecklembourg-Schwerin (1814-1858) à Fontainebleau.



Le 5 juillet 1838 une annonce dans Le Mémorial des Pyrénées <sup>10</sup>:

**DESCRIPTION DU CHATEAU DE PAU**  
**Et de ses dépendances ;**  
PAR P. SAGET , ATTACHÉ AU SERVICE DE CETTE MAISON ROYALE.  
2.<sup>e</sup> Edition, revue, corrigée et augmentée.  
On souscrit, à Pau, chez l'Auteur, au Château d'Henri IV, et chez

<sup>10</sup> L'édition sort précisément en octobre 1838.

Saget ajouta quarante-huit pages titrées <sup>11</sup> *Événements survenus en Béarn au 16<sup>e</sup> Siècle qui fut un chapitre des guerres de religion et de la calviniste Jeanne d'Albret*. Le livre est dédié au Prince héritier, Ferdinand-Philippe d'Orléans (1810-1842), dont l'épouse assistait régulièrement au culte luthérien.

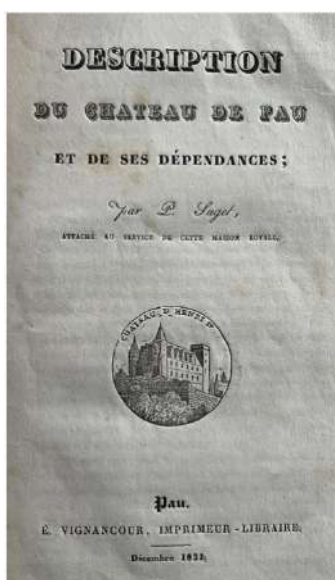
« A Son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans

Monseigneur,

Que je serais heureux si, en vous offrant la description des vieux murs qui virent naître votre grand et immortel aïeul, je pouvais attirer sur moi les regards d'un Prince dont les plus rares qualités sont déjà si généralement applaudies, si universellement appréciées ! Cependant, l'intérêt, non équivoque, que vous portez à cet antique Monument, digne dépositaire du Berceau du GRAND HENRI, semble me garantir l'accueil favorable que vous daignerez accorder à la simplicité, à la vérité de ce petit ouvrage.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Royale, Le très-humble et très-obéissant serviteur,

J.<sup>h</sup> FERRON [éditeur] <sup>12</sup>»



La première édition de décembre 1831 de l'ouvrage de P. Saget

Le Courrier Français :

du 3 juin 1839 : « Le Mémorial des Pyrénées dit que le duc de Nemours <sup>13</sup>, après avoir parcouru les côtes d'Espagne, viendra débarquer à Bayonne dans les premiers jours de juillet ; il se mettra en route pour Pau, d'où il repartira ensuite pour aller visiter les établissements thermaux des Pyrénées. Afin de mettre le Château de Pau en état pour l'arrivée du prince, M. Lefranc, architecte de la couronne, est arrivé le 29 mai à Pau ; les ouvriers sont venus de Paris avec lui ; ils ont ordre de hâter les travaux de restauration intérieure et d'ameublement des appartements pour loger le prince et sa suite. »

du 11 juillet 1839 : « M. de Larnac, secrétaire des commandements du duc de Nemours, était arrivé le 6 à Pau pour y attendre le prince. De grands travaux s'exécutent au château de Pau qui va être restauré. »

<sup>11</sup> Pages 105 à 152

<sup>12</sup> Joseph FERRON fut directeur des archives des Basses-Pyrénées entre 1835 et 1857.

<sup>13</sup> Louis d'Orléans (1814-1896), le petit-frère du duc d'Orléans.

Le duc et duchesse d'Orléans viennent à Pau le 31 août 1839 pendant une visite officielle du Sud-Ouest. Guidés par le colonel Jean-Pierre, dit Beauvais, Poque, gouverneur du château de Pau, et accompagnés par Jean Latapie, architecte de la couronne, le préfet le vicomte Duchâtel, son épouse et le comte de Saint-Cricq, le prince et la duchesse d'Orléans.

Le Mémorial des Pyrénées <sup>14</sup> rapporte :

« LL. AA. RR. se sont rendues au Château ou elles sont restées plus d'une heure. Elles ont examiné avec le plus grand détail les diverses parties de ce monument historique, ont adressé plusieurs observations, ont admiré la belle vue qu'on découvre du haut du balcon principal et ont fait une longue halte devant le Berceau d'Henri IV, ce glorieux palladium de la ville de Pau. Le Prince a voulu visiter l'esplanade de la tour carrée, et du haut de ce vieux donjon, il a témoigné, à plusieurs reprises, toute l'admiration que lui a fait éprouver le site.

À leur sortie du Château, le Duc et la Duchesse ont été accueillis, au moment ils ont paru sur le pont de la Basse-Plante et sont arrivés au Parc, dont ils ont parcouru en entier l'allée supérieure. LL. AA. RR. ont mis pied à terre et sont revenues ainsi jusqu'à la porte de cette magnifique promenade. Elles se sont rendues ensuite à Billère.

Après leur visite à la maison Lassansaa à Billère, le Prince visita le haras de Gelos. Trois mois plus tard, la « Société d'encouragement pour l'élevage des chevaux dans le Département des Basses-Pyrénées » est créée, le 20 novembre 1839, présidée par le comte de Saint-Cricq. La Société d'Encouragement va au cours du 19<sup>e</sup> siècle contribuer de manière importante à l'économie béarnaise, en favorisant le développement des écuries béarnaises et étrangères.



Le Prince Royal et sa famille à l'époque de sa visite à Pau

Survivance d'un passé lointain, mais proche également -puisque son état présent doit tout aux travaux réalisés sous L'Empereur Napoléon III- le château de Pau est l'emblème de notre ville. On a déjà beaucoup parlé de lui. Mais on n'en parlera jamais assez et cet article rajoute sa petite pierre à la connaissance de l'ancienne demeure des rois de Navarre « sur un monticule et comme un phare qui éclaire le paysage ».

<sup>14</sup> *Le Mémorial des Pyrénées* du mardi 3 septembre 1839.

**Sources non-citées dans les notes.**

Archives Communautaires Pau, Cote 1032, Parc du Château 1796-1831 correspondances

Archives Communautaires Pau, Cote 1A4, Copie du décret rendu par l'Empereur Napoléon 1<sup>er</sup> relatif aux donations faites à la Ville de Pau et autres dispositions du 22 juillet 1808.

**Bibliographie**

COSTELLO (Louisa Stuart), *Béarn and the Pyrenees*, London, Richard Bentley, 1844, pp. Vol II. pp. 47-49

DE LAGRÈZE (G.Bascale), *Le Château de Pau*, Paris, Didier, Libraire-éditeur, 1854

BENSOUSSAN (Nicole) et SAGET (Jean-François), *Dictionnaire biographique du Béarn*, Pau, Éditions Marrimpouey, 2016.

ELLIS (Sarah Stickney), *Summer and Winter in the Pyrenees*, London, Fisher, 1841

JAMES (Georges Payne Rainsford), *The Desultory Man*, Paris, Baudry's European Library, 1836

MILFORD, (John E.) *Observations, Moral, Literary and Antiquarian, made during a Tour through The Pyrennees [sic], South of France, Switzerland, the Who of Italy and the Netherlands, in the Years 1814 et 1815, In two volumes*. Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme and Brown, Paternoster-Row, and J. Harchard Piccadilly, 1818.

NISARD, Déséré, *Pau dans Le Routier des provinces méridionales, Première année*, Toulouse, Chez H. Lebon, Libraire, Rue Saint-Rome, 1841

SAGET (Pierre), *Description du Château de Pau et de ses dépendances : par P. Saget, attaché au service de cette maison royale*, Pau, É Vignancour, Imprimeur-libraire, Décembre 1831

SAGET (Pierre), *Description du Château de Pau et de ses dépendances : par P. Saget, attaché au service de cette maison royale. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée*, Pau, Joseph Ferron, Imprimerie et Lithographie de É Vignancour, Octobre 1838

TAYLOR (Alexander Dr), *On the curative influence of the climate of Pau, and the mineral waters of the Pyrenees on Disease with description notice of the geology, botony, natural history, mountain sports, local antiquities, and topography of the Pyrenees, and their principal watering places.*, London, John W. Parker and Son West Strand, 1842.

TAYLOR (Alexander Dr), *De l'influence curative du climat de Pau et des Eaux Minérales des Pyrénées*. Typographie et Librairie E. Vignancour, 1843. (Il y a une deuxième impression en 1858).

TAYLOR (Alexander Dr), *A comparative enquiry as to the preventative and curative influence of the Climate of Pau and of Montpellier, Hyères, Nice, Rome, Pisa, Florence, Naples, Biarritz, Etc. on Health and Disease [...]*, London, John W. Parker and Son West Strand, 1856.

TAYLOR (Alexander Dr), *Climate for Invalids; or, a comparative enquiry as to the preventative and curative influence of the Climate of Pau, and of Montpellier, Hyères, Nice, Rome, Pisa, Florence, Naples, Biarritz, Etc. on Health and Disease [...]*, London, John Churchill, New Burlington Street, 1861.

Weld (Charles Richard), *The Pyrenees West and East*, London, Longman, Brown, Green, Longmans, & Roberts, 1859

## Balades béarnaises

*Marc Ollivier*



A quand le lifting de Saint-Martin ?

Pau a célébré, discrètement, l'anniversaire des 150 ans de Saint-Martin. Cette église n'échappe pas au sort de nombre de monuments de nos villes : ils font partie du paysage ; nous ne les voyons plus.

L'édifice présente pourtant un intérêt certain, qu'un très récent classement comme monument historique a solennellement consacré.

Comme la toute proche Saint-Jacques, cette église est la fille de son temps, ce XIXe siècle, qui, pour les édifices religieux, effectue un retour nostalgique aux styles des siècles passés. Le « néo » fleurit, classique, byzantin, gothique surtout, ce style caractérisé par l'innovation majeure qui lui confère sa puissante identité : la croisée d'ogives qui, en remplaçant les murs par des vitraux, fait entrer à flots la lumière. Le gothique, après avoir flamboyé, s'était éteint, déprécié aux yeux des architectes de la Renaissance, pour représenter la quintessence du vocabulaire architectural des temps obscurs du Moyen-Age. Pour le remettre au goût du jour il faut tout l'enthousiasme de l'école romantique, emmenée par les historiens qui réévaluent la période, dans laquelle ils voient le creuset où se fonde la nation française. Quand se décide la construction de Saint-Martin – l'église sera consacrée en 1871 - le néo-gothique est donc à la mode ; et le parti architectural retenu, parfaitement représentatif de ce style. Ce choix n'a rien d'étonnant si l'on sait que le maître d'œuvre du projet, Émile Boeswillwald – l'architecte diocésain qui compte à son actif, dans le département, la Chapelle Impériale de Biarritz - est un émule d'Eugène Viollet-le-Duc. Le restaurateur de Notre-Dame de Paris voit le XIIIe siècle comme l'âge d'or de l'architecture religieuse, la référence absolue. Boeswillwald reprend donc, pour concevoir l'église paloise, les canons qui régissent la conception des grandes cathédrales médiévales ; on y retrouve le nef à vaisseau central flanquée de bas-côtés, l'imposant transept, le chœur à abside, jusqu'au clocher qui fait explicitement référence aux flèches de l'Abbaye aux Hommes de Caen.

Le gothique construit haut et clair : s'agissant de Saint-Martin, le premier point est incontestable ; en revanche ceux qui franchissent plus ou moins régulièrement les portes de l'édifice peuvent mettre en doute le second, tant, en entrant dans l'église, domine l'impression de plonger dans un univers gris, terne, même sombre. Cela tient principalement à l'état de dégradation avancé du décor. Il est indispensable d'en faire abstraction pour pouvoir en apprécier toute la valeur. Une visite approfondie devrait vous donner l'occasion de considérer ce patrimoine d'un œil neuf. Vous pouvez par exemple faire l'expérience d'adopter un point de vue, il est vrai, rarement accessible aux fidèles, et depuis l'abside, observer les volumes de la nef ;

pour peu que la porte principale soit ouverte et qu'entre la lumière extérieure, vous constaterez ses admirables proportions.

L'impression d'ensemble qui se dégage de l'œuvre de Boeswillwald est celle d'une grande cohérence, pas seulement architecturale. Poussant loin le souci du détail, l'architecte a conçu en totalité le décor, allant jusqu'à donner les dessins pour le mobilier et les peintures murales du chœur et des chapelles. Pour l'exécution, il a fait appel à des artistes de renom, appartenant aux équipes qui interviennent alors sur les chantiers de restauration des grandes cathédrales gothiques ; ainsi travaillait à celui de Notre-Dame de Paris, le sculpteur à qui l'on doit les emblèmes des quatre évangélistes, figurant dans le transept de l'église paloise, et de *La Charité de Saint-Martin*, qui orne – il faut lever la tête ! - la baie frontale au-dessus du porche. Cohérence, mais aussi originalité, notamment dans la décoration intérieure, puisque Boeswillwald instille une touche d'exotisme dans la rigueur du vocabulaire néo-gothique, en empruntant à l'art musulman ses arcs dits outrepassés, et en rajoutant, autre coup de chapeau à l'orientalisme alors en vogue, cet étonnant baldaquin à coupole, qui coiffe le maître-autel, et que les hommes de l'art dénomment *ciborium*.

Depuis l'abside, on saisit bien le parti, adopté par le maître d'œuvre, d'établir un net contraste entre la monochromie (grise) de la nef et la décoration chatoyante réservée au chœur – contraste aujourd'hui gommé par l'absence d'éclat des peintures murales, souvent même dégradées par l'humidité, et l'encrassement des vitraux.

Dans ces derniers la référence à l'esthétique du XIII<sup>e</sup> siècle est particulièrement soulignée par la stylisation des personnages et des décors comme par l'emploi de couleurs saturées qu'accentue l'emploi de verres teints dans la masse. Le retour à une esthétique au passé pour le parti décoratif n'a pas fait obstacle à des choix originaux pour l'iconographie : bien entendu sont représentées les incontournables figures tirées de la litanie des saints, mais le curé d'alors, l'abbé Saint-Guily, a aussi voulu donner à voir à ses paroissiens, les édifiants exemples des saints d'extraction locale, les « régionaux de l'étape » que sont Saint Vincent de Paul, Saint Léon, Saint Grat, ou Sainte Germaine de Pibrac.

Ornant l'arcature supérieure du chœur, les toiles commandées à Paul-Hippolyte Flandrin, en mettant en scène des personnages aux attitudes simples et éloquentes, qui se découpent sur un fond damassé bleu nuit, cherchent à restituer la lisibilité propre à la peinture à fresque, elle aussi emblématique de l'art médiéval. Le bon état de cette partie de l'église permet d'apprécier le talent des artistes dont l'architecte s'est entouré ; en revanche on a du mal à juger à sa juste valeur le décor de Louis Steinheil, dans la chapelle de la Vierge, ou l'expressif *Songe de Saint-Martin* de Joseph Castaing. Leurs qualités esthétiques retrouveraient leur caractère d'évidence pour peu qu'elles soient mises en valeur, comme c'est aujourd'hui le cas des peintures du chœur, par une sérieuse restauration<sup>15</sup>. De même les tableaux souffrent d'être souvent lourdement encrassés, telle la belle descente de croix inspirée de Le Sueur et peinte par Dartiguenave. Ce n'est pas le cas de la *Résurrection du Christ*, mais ce grand morceau de bravoure romantique, dans lequel Devéria, là encore, fait la preuve de son exceptionnel savoir-faire, est caché aux yeux du plus grand nombre.

Il reste donc, pour conclure, à former le vœu que cet édifice fasse l'objet de la campagne de restauration que ses qualités architecturales et décoratives justifient. Son classement, tout récent, comme monument historique, en laisse entrevoir l'heureuse perspective.

---

15 Qui remonte aux années Labarrère.

## Villers-Cotterêts : un bâtiment ou un symbole ?

*Marc Bélit*



Le château Villers-Cotterêts



Le ciel lexical



Pensées en suspens

On va enfin connaître le projet du Président Macron pour Villers Cotterêts, son « grand chantier » à lui, comme il y en eut un pour Pompidou (le musée qui porte son nom) deux pour Giscard (La Villette et le musée d'Orsay) dix pour Mitterrand (dont le grand Louvre) un pour Chirac (le musée du quai Branly) aucun pour Hollande qui prit un malin plaisir à mettre un terme à celui de Sarkozy (une maison de l'Histoire de France). Il semble bien que le Président Macron à son tour aspire à laisser sa trace dans la pierre.

Ce sera à Villers-Cotterêts, ce château de François 1<sup>er</sup>, relais de chasse tombé en ruines mais où fut signée en août 1539, une ordonnance célèbre qui fait sa notoriété : l'obligation de rédiger les actes de droit et de l'administration en « français » et non plus en latin ni en langue régionale, établissant la primauté de cette langue dans tous les documents relatifs à la vie publique du royaume de France. Cela s'applique particulièrement en matière de justice puisqu'il est stipulé que « *ces actes soient rédigés en langage maternel français et non autrement* ». Qu'on l'interprète à l'époque de manière rigoureuse ou non, (les experts en disputent encore) cette ordonnance n'en est moins le premier acte qui établit « le français » comme langue officielle de la France, quoique son « hégémonie linguistique » ne soit imposée qu'avec et après la Révolution de 1789 dans le but de faire de la France une nation unie dans sa langue, ses actes et son système politique post monarchique. C'est dire si les questions touchant à la langue sont des questions qui touchent à l'identité de la France. Question délicate comme on sait.

Le président a donc là un cas de figure fort intéressant à traiter. On sait la question de la langue fort sensible quant à son singulier ou à son pluriel. Jusqu'ici la République ne reconnaît que le singulier, « *le français est la langue de la République* », mais on sait aussi qu'il se parle une centaine de langues dans notre pays : langues régionales et langues étrangères confondues et que la ratification de « la charte des langues régionales et minoritaires » reste en France à l'état de projet faute de consensus et d'accord formel des deux assemblées (bien que l'on tolère et même subventionne l'enseignement dans ces langues en régions avec succès bien souvent).

Au-delà de ce point particulier la question est culturelle. Alors même que l'on vante, voire que l'on administre l'État en prônant les valeurs de diversité partout, quid de la langue et de la diversité linguistique ?

L'idée révolutionnaire d'un corps social unifié dont tous les membres ayant abandonné leurs particularismes reçoivent comme citoyens la partie indivisible d'un tout qui caractérise notre République est mise à mal tous les jours, on le voit bien. Le multiculturalisme en affirme la forme sociale et sociétale comme on dit, les lois, les mœurs privilégiant la pluralité culturelle sur l'unité travaillent elles aussi à changer les choses. Aura-t-on là-dessus un double discours ?

Que faire en effet de la langue française comme telle ? La célébrer dans sa pureté, son histoire, en consigner les petites variations dans le grand dictionnaire de l'Académie française qui fut conçue pour cela par Richelieu ou bien redéfinir le français comme on le fait parfois par la « francophonie » et ses parlers créolisés ? Dire que la langue est plurielle comme le sont les peuples qui la parlent et donc se plier aux « parlers » plus qu'à la norme ? La tentation est grande parfois.

Les Anglais ont moins de mal avec leur langue, elle est devenue dominante et donc s'infléchit dans tous ses usages au contraire de la nôtre qui est liée à la forme de notre État républicain. Nous ne sommes pas Anglais, - en effet la domination linguistique du français fut perdue sous Louis XV - et le nouveau monde l'imposa comme langue de transaction généralisée. Même dans les lieux où notre langue est langue de droit comme la Communauté Européenne, elle cède aussi la place. Alors que fait-on ? Et que va dire notre Président ? Car il y a deux problèmes à traiter à la fois : le statut et la pratique.

Le Français, contrairement à d'autres pays et d'autres langues ne découle pas des langues régionales, c'est une langue déduite de sa littérature, Malherbe et d'autres grammairiens en établiront la norme, la syntaxe et le bon usage à partir des écrivains écrivant dans cette langue et les dictionnaires depuis le grand Littré jusqu'au petit Larousse ou le Robert en garantiront la pratique par des citations « littéraires ». C'est ce qui fait que cette langue n'est pas une plante de plein champ, c'est une plante de serre, elle est fragile, elle doit être surveillée, taillée et soignée. C'est pourquoi on constate qu'on s'intéresse en littérature toujours un peu plus au style qu'au récit ; un grand auteur est d'abord quelqu'un qui a donné à la langue une dimension supplémentaire par son style. On voit du reste combien elle souffre aujourd'hui des mésusages et des mauvaises pratiques, on voit combien son enseignement et sa maîtrise sont difficiles pour certains, ce qui fait dire à ces pédagogues toujours trop pressés qu'il faudrait en changer la syntaxe et l'orthographe tous les matins. Qu'ils se rassurent, nos jeunes gens parlent déjà presque tous l'anglais, au train où vont les choses bientôt le français rejoindra le domaine des langues mortes ! Vous me trouvez pessimiste ? Vous avez raison, mais c'est un pessimisme d'avertissement.

Alors que va dire le Président là-dessus ? Le pire serait qu'on nous fasse miroiter la beauté et l'importance de la rénovation patrimoniale d'un château historique où l'on amusera les enfants avec les mots suspendus dans un « ciel lexical » (sic) où se trouveront bien entendu tous les bons sentiments du monde, mais suspendues à quoi ? À des fils ? La langue des mots elle, n'est suspendue qu'à la phrase, laquelle est suspendue au livre et à la littérature et dans le meilleur des cas elle est parlée correctement par les Français. Au fond c'est simple : va-t-on simplement inaugurer un beau bâtiment, ludique et festif ou va-t-on entendre parler de l'enjeu culturel fondamental de notre langue dans un monde qui se décline déjà sur d'autres syntaxes, lexiques et registres de communication ? Va-t-on se soucier de l'enseigner correctement et d'en exiger l'usage à tous ceux qui se veulent français ?

C'est la question qu'on se pose et qui nous impatiente.



## Post-scriptum et commentaire

J'ai posé la question, j'ai eu la réponse, il serait incorrect de la passer sous silence puisque deux jours après que j'ai écrit ce billet, le Président s'exprimait dans un beau discours où chaque mot était pesé, balancé, mesuré comme il sied en cette circonstance. (on admire au passage et l'orateur et ceux qui sont ses « plumes » en se disant que tant de conviction mise à l'affirmation des principes et des actes ne peuvent rester sans effet). Car bien entendu, c'est dans l'application de ces grands principes évoqués sur lesquels je ne reviendrai pas : unité et universalité, identité (le mot ne fut pas prononcé mais c'est tout comme) ouverture, rayonnement de notre langue, que les formules furent nombreuses et agréables à entendre. Il a dit avec talent et conviction ce qu'on attendait qu'il dise en tant que garant de la langue de la République.

L'hommage fait aux professeurs, aux comédiens, aux écrivains, aux traducteurs du français et langues étrangères était fort bienvenu. Son affirmation d'une défense de la langue soumise aux poussées qui visent à la féminiser à outrance ont été nettes (c'est même le moment le plus applaudi de son discours). Je n'y reviens pas, chacun peut se le procurer et le lire. Reste la mise en pratique. Ce lieu à l'évidence ne peut pas tout, même s'il permettra de faire beaucoup de choses.

Le combat est à mener sur le terrain maintenant : à l'école d'abord et à l'Université (où sont les grands adeptes de l'écriture inclusive on l'a vu le soir même avec une jeune enseignante en Sorbonne), il est à mener au théâtre pour la promotion de la langue et des textes en langue française qui manquent, il est à mener dans les media et singulièrement dans le service public qui relève de l'autorité de l'État. On eut, il y a une trentaine d'années le combat de Jacques Toubon pour la défense du français au niveau national et international. On eut vite fait de railler ce chauvinisme, on eut des résistances un peu partout et bien peu de résultats.

Espérons qu'il n'en ira pas de même car comme on dit en bon latin : « verba volant ». Un vieux fond de pessimisme persiste chez ceux qui en ont déjà beaucoup entendu sur le sujet mais qui espèrent toujours que les bonnes intentions se concrétisent dans l'intérêt général. J'en étais là de mes réflexions lorsque j'ai voulu poursuivre et voir sur le service public justement (France 2 en l'occurrence) la soirée consacrée à cette langue.

Je m'attendais à un florilège d'écrivains, de chanteurs de poètes qui tous aient la langue française au cœur, j'ai eu sous les yeux des gens venus à nous d'ailleurs, maniant la langue française comme outil de leur liberté et de leur promotion sociale ou artistique : ceux de la francophonie en général (écrivains, chanteurs, slameurs, rappeurs) de sorte que je compris bien vite qu'on attendait de ces « Français-là » qui étaient venus à la langue sans qu'elle leur soit maternelle pour la plupart, qu'ils soient les ambassadeurs d'une langue dont on dit à plusieurs reprises que le nombre de ses locuteurs africains est aujourd'hui supérieur à celui des européens. Soit, le Président lui-même désignant Kinshasa comme ville qui compte plus de locuteurs que Paris.

Quelque chose me troubla, ce décalage entre la langue et la culture, avec cette soudaine promotion de la langue excédant ou englobant les cultures du monde, une sorte d'anglais par prétérité. La francophonie étant la dernière manière dont une « GrandeFrance » se représentait à elle-même sa mission civilisatrice et recevant en retour ses « parlars » créolisés ou modifiés comme nouvelle norme. On comprend que l'Académie française (excepté deux ou trois personnes) ait boudé la cérémonie. En somme cela revenait à définir la langue par sa périphérie et non plus son centre.

Toujours cette idée évolutive et synthétique qui amalgame, idée déjà formulée par le Président à propos de la culture française lorsqu'il avait employé le mot « agrégat » de la culture des autres pour la définir. Perplexité de ma part devant l'application immédiate et ludique des grands principes dans le lieu même de ce que cet outil tendrait à devenir. Le matin, la caméra impitoyable balayait les spectateurs révélant l'état d'attention et j'observais alors le visage assoupi de J.Toubon sans parvenir à savoir si c'était la fatigue ou la lassitude qui lui inspirait ce petit somme.

Il se trouve, hasard des programmes, que la veille ou l'avant-veille je regardais une émission ancienne sur Soljenitsyne qui racontait que son travail d'écrivain pendant des années avait été de noter sur des petits carnets (qu'on montra) recouverts de son écriture fine remplis bord à bord de lignes écrites, les mots et expressions oubliés de la langue russe, disant en fin de compte qu'il avait « sauvé » 60 000 mots perdus. Celui-là n'attendait pas des autres l'enrichissement de sa langue.

Cette polarité inversée me parut soudain comme le signe de ce qu'il est advenu à notre culture, à notre civilisation peut-être, hantée par ses rêves de grandeur, toujours capable de beaux discours mais dont la pratique culturelle consiste à effacer les contours et le message de son histoire en attendant d'improbables effets de masse en provenance de ce qui n'est plus elle-même que par extension ou par reflet. Vous me direz que l'audiovisuel n'est là que pour distraire mais justement si les mots ont un sens, ce soir-là cette distraction, ce détournement de l'essentiel, me parut la source d'un grand malentendu.

## Léon, 19 ans, jeune homme de Bugnein...

*Marie-Luce Cazamayou*



Léon Bordenave

Beaucoup d'auteurs prennent la plume parce qu'ils ont une vie exceptionnelle, c'est le cas de Thomas Pesquet, par exemple, dont le récit autobiographique vient de paraître.

A côté des grandes destinées, dans l'ombre, il y a l'histoire des gens « ordinaires », dont l'Histoire ne retiendra rien... Cependant William Faulkner, qui a gardé ses airs de petit paysan né dans l'État du Mississippi, et qui ne quitta ni sa commune, ni son coin de terre, et ne s'inspira que de cela, a su atteindre l'universel dans son œuvre.

Novembre, ce mois gris et pluvieux, est aussi le mois du souvenir. Les professeurs du collège de Sauveterre nous accompagnaient à la cérémonie du Monument aux Morts pour les chants et le recueillement. 14-18... n'évoquait pour nous, adolescents pleins de vie, que l'image de vieux messieurs oubliés.

Pourtant un joli visage a été ramené à notre mémoire par ma cousine et Léon Bordenave n'a plus été pour nous cet inconnu « disparu » dans cette guerre.

Léon, le petit frère de notre grand père est mort comme tant de jeunes gens dans les Dardanelles.

Petit roman familial :

Vers 1870 naît à Mirande, dans le Gers, dans une famille bourgeoise une petite fille qu'on prénomme Lucie. Mirande est une ville importante, le siège du 88 ème régiment d'infanterie, où un certain Henri-Alban (futur Alain) Fournier, fait son service militaire en 1909. Les parents de Lucie sont les propriétaires de l'Hôtel de France, établissement sérieux, la petite fille est envoyée à l'école chez les religieuses, puis, à l'ouvrier où elle apprend ce que les jeunes filles de bonnes familles apprennent, la bonne éducation catholique, la broderie, la tenue. A 18 ans, (nous sommes en 1888) elle en sort, elle va épouser un gentil capitaine qui vient manger régulièrement au restaurant de l'hôtel, il l'a remarquée. Il a fait sa demande, les parents sont heureux, la jeune fille ne dit rien.

Mais Lucie, ce n'est pas le capitaine qu'elle a remarqué, c'est son ordonnance : le beau soldat Bordenave, un plan est établi entre deux portes : elle est d'accord, son amoureux, aidé de ses frères, vient l'enlever en pleine nuit avec une carriole. Plus de 135 kilomètres ! Et il l'installe entre sa mère et ses sœurs à Bugnein, dans la maison des métayers du château. La mariage a lieu.

L'ordinaire d'une famille de métayers en Béarn, n'est pas celui de l'Hôtel de France, on mange des sardines au sel, on travaille dans les champs. Lucie aura trois garçons et Léon est le plus jeune. L'aîné reviendra des tranchées, c'est mon grand-père.

Léon, est soldat en juillet 1914, nous avons sa lettre, gardée soigneusement par sa mère, notre arrière-grand-mère. Il écrit de Paris, se réjouit de savoir que tout le monde est en bonne santé. Il s'adresse surtout à sa maman : « tu me dis que la récolte va bien, je suis content. » Il joint à ses mots, pour elle, un gros cœur rouge découpé dans un joli papier un peu épais : il est là, sous mes yeux, avec sa charge d'émotion, d'amour et de tragédie. Ce petit jeune homme n'est pas d'un autre temps, il est d'aujourd'hui... Et la guerre éclate.

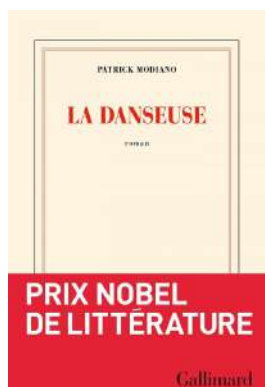
Il fait partie du Corps Expéditionnaire d'Orient, et se retrouve à Salon de Provence, à attendre le bateau : « J'ai fait un très bon voyage, il faut espérer que ça continuera, et nous allons voir un peu les Turcs, ils ne sont pas si cruels que les Allemands. » Plus loin, il ajoute : « ne vous faites pas de souci pour moi... » avant de les « embrasser bien fort ». Il écrit souvent avant d'embarquer, sa dernière lettre est du 13 mai 1915, un mois plus tard il est mort à Seddul-Bahr, en Turquie.

La petite Lucie de Mirande aurait peut-être eu un autre destin, et ses enfants aussi, si elle avait épousé le capitaine. Elle avait décidé de son sort un soir de printemps, et on me dit aujourd'hui que les « enlèvements » n'étaient pas rares, quand on voulait imposer un mari à une jeune fille au fort tempérament.

Hélas, l'Histoire entre parfois, et malheureusement, dans la petite histoire de chacun. La citation de Tocqueville prend ici, une fois de plus, tout son sens : « La vie a pour chacun, une fois au moins dans son éternité de douleurs, l'heure exquise qui fait accepter toutes les autres ».

## Brèves de lecture

### Thierry Moulouquet



" Patrick Modiano ou le monde flottant

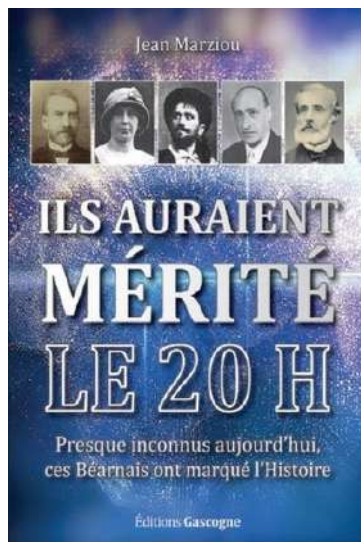
Brune ? Non ; plutôt châtain foncé avec des yeux noirs .... La première phrase du dernier livre de Patrick Modiano , "La danseuse " publié chez Gallimard est le fil conducteur de ce roman comme il l'est de toute l'œuvre du prix Nobel de littérature. On est dans un univers qui est celui du "Monde flottant " au Japon : le "Mono no aware " que Kawabata Yasunari , prix Nobel de littérature en 1968 , définissait ainsi : "la douce mélancolie des choses" . Le mono no aware évoque l'émotion nostalgique d'un monde qui pourrait exister . Tout y est évanescent, changeant , éphémère. Dans le film , " La femme de sable " réalisé par Teshigahara Hiroshi, le sable ne s'arrête jamais de glisser le long des pentes de la dune . Rien n'est stable et tous les repères se fondent dans ce flot continu de sable . Ce thème traverse le livre de Patrick Modiano : " Le temps qui a brouillé les visages a gommé aussi les repères " ... " Avec elle, souvent, tout restait ainsi dans le flou " .

Et pourtant, dans cet ensemble improbable, va se dessiner au fil de la plume un point fixe : la danse . " C'est une discipline ; une discipline qui vous permet de survivre " . C'est ainsi que la danseuse, la mère de Pierre ( c'est sous cette identité qu'elle apparaît dans le livre ) parle de sa pratique. Une face , c'est le cadre du tapis , la rigidité de la barre et la répétition infinie des mêmes gestes pour tendre vers une forme de perfection ; l'autre face , c'est l'incandescence, la légèreté et la fluidité auxquelles fait accéder cette discipline. Comment mieux illustrer cette impression qui sublime le monde flottant que le tableau " La paix" dans Orphée et Eurydice de Gluck chorégraphié par Pina Bausch ? Le groupe de danseurs est dans un autre temps , peut être celui dont parle Patrick Modiano : " Ni la danseuse, ni Pierre n'appartenaient au passé mais à un présent éternel " .

Oui, avec ce roman, Patrick Modiano ne nous laisse pas au milieu du gué, dans un vague, devant un horizon fuyant, mais nous montre un chemin incarné par les vertus associées à la danse . Comme il le dit dans un interview récent ( Figaro Madame du 14 Octobre) : " la danse m'apparaissait comme un art silencieux. Le corps exprime et s'exprime avec limpidité sans utiliser de mots . Et il faut un tel effort, une telle douleur, une telle rigueur pour parvenir à cet indicible ... Tout ce travail pour en arriver à cette fluidité, ce sentiment de naturel " C'est à ce moment, à l'extrême de la tension de l'arc, que l'on peut ressentir ce que l'auteur de La Recherche suggèrait en conclusion du Temps retrouvé : " Enfin cette idée du temps avait un dernier prix pour moi, elle était un aiguillon , elle me disait qu'il était temps de commencer, si je voulais atteindre ce que j'avais quelquefois senti au cours de ma vie dans de brefs éclairs, et qui m'avait fait considérer la vie comme digne d'être vécue " . Parions que c'était ce qu'a ressenti Eurydice lorsqu'elle trouva la main d'Orphée.

## Ils auraient mérité le 20 heures

*Jean Marziou*



Deux livres de nos confrères paraissent simultanément aux Éditions Gascogne : « ils auraient mérité le 20H » est le titre du premier que l'on doit à Jean Marziou, infatigable dénicheur de talents et de gloires oubliées et « injustement » si l'on suit notre auteur. Le docteur Pierre Henri Duboué (1834/1889) dont les travaux ont été largement utilisés par Louis Pasteur (Jean Marziou dit, arguments à l'appui : pillés) dans la mise au point du vaccin contre la rage. Béarnais de souche et de cœur, une rue de la ville de Pau porte son nom.

Marguerite Broquedis (1893/1983) ensuite, une gloire du sport féminin ; première médaillée olympique de tennis, elle recevra sa médaille des mains du roi de Suède. Celle que l'on nommera la déesse du tennis était béarnaise et ce sera la dernière à battre la célèbre Suzanne Lenglen qui a un cours à son nom porte d'Auteuil en 1914. Jean Marziou n'est pas loin de penser que Marguerite, un prénom cher aux académiciens aurait aussi mérité le sien ; injustice des temps !

Albert Saleza ensuite, magnifique ténor et immense vedette d'art lyrique dont la carrière internationale le mènera de la salle Favart au Covent Garden de Londres et au MET de New-York. Il était dit-on insurpassable dans le rôle d'Othello de Verdi à son époque.

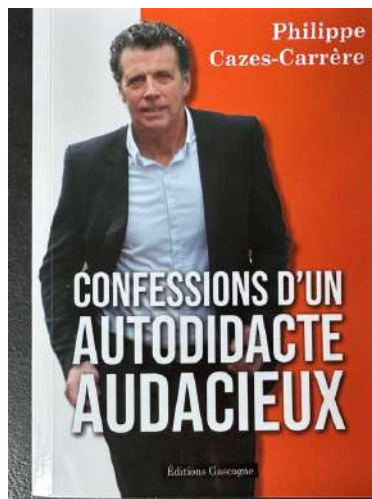
Et puis Henri Moureu scientifique de haute renommée et résistant notoire qui sauva Paris des terribles V2 des Nazis. Ce théoricien des fusées a bien été oublié trop peu écouté des États-majors. La quatrième République finissante ne voulait pas encore entendre parler de l'arme nucléaire. La France qui le fit Académicien manqua pourtant une belle occasion de prendre de l'avance dans ce qui serait ses choix de dissuasion plus tard.

Et enfin Gaston Planté, frère du célèbre pianiste qui inventera la première batterie électrique. Ce scientifique brillant à la carrière abrégée par une santé chancelante il connaîtra la gloire lorsqu'il sera désigné comme membre du comité technique de l'électricité à l'exposition universelle de Paris.

Cinq « profils » béarnais qu'il importait de mettre en lumière. Jean Marziou le fait avec empathie et talent donnant à penser à ses lecteurs que le grand livre de l'Académie qui se prépare sous sa direction ne fera qu'amplifier ces découvertes passionnantes.

## Confessions d'un autodidacte

*Philippe Cazes-Carrère*



Témoigner et transmettre voilà les deux commandements, voilà les deux raisons qui ont poussé notre confrère Philippe Cazes Carrère à raconter son histoire professionnelle en tentant de dépasser le cas personnel pour s'inscrire dans une trajectoire plus générale. Car la vie de cet entrepreneur autodidacte n'est pas banale, voilà un patron qui s'est hissé à la force du poignet au plus haut niveau de la vie professionnelle dans son domaine. Certes il n'a pas ménagé sa peine certes il a eu des intuitions fortes et fécondes mais il a trouvé les ressources pour les convertir en réussite professionnelle.

Travail engagement et persévérance sont les mots-clés de cette aventure qui n'est pas tournée seulement vers son auteur mais qui poursuit le but de donner courage et audace à la jeunesse qui le suit et à laquelle il conseille de suivre ses rêves, de ne pas subir le poids du monde, et de s'engager en croyant que si l'on donne sa vie à une entreprise corps et âme, il y a de bonnes raisons pour que la réussite soit au bout.

Ce livre au fond est une bouffée d'espoir adressée aux autres, aux suivants, aux suiveurs, à ceux qui veulent en prendre de la graine. Sa lecture est limpide et donne à lire une jolie histoire comme on en raconte dans les sagas familiales parfois.